

— J'ai entendu dire que le nouveau pasteur était plutôt mignon, dis-je à Lizzie, mon setter roux, avant de considérer la rumeur d'un peu plus près. Cependant, comme nous le savons toutes les deux, des oreilles ou un nez dépourvus de touffes de poils suffiraient à rendre un homme attrayant, dans ce village.

Bien sûr, le fait que je sois une femme mariée aurait dû m'empêcher de penser à un autre homme. Mais mon mari avait disparu. Il y a quelque 364 jours, 10 heures et 3 minutes, Stan était parti travailler en ville, et il n'était jamais revenu. Non pas que j'aie consciencieusement compté chaque minute passée sans lui – ç'aurait été un mensonge de le dire.

Pour autant qu'on sache, il avait pris son train de banlieue habituel depuis la gare de notre petit village pour se rendre à Londres. D'autres voyageurs se souvenaient l'avoir vu sur le quai, en train d'attendre son train. À partir de là, sa piste s'était perdue.

Stan n'était pas arrivé au travail et personne ne l'avait revu depuis. Si je savais exactement depuis combien de temps il avait disparu, ce n'était pas que je trouve le fait

de vivre sans lui difficile – j’avais appris à le faire lorsqu’il était parti se battre pour défendre nos libertés. C’est triste à dire, mais la raison principale pour laquelle je savais combien de temps s’était écoulé depuis le départ de Stan était inextricablement liée à mon incapacité à payer les factures du ménage.

La banque qui l’employait jusqu’alors avait réglé son salaire jusqu’à la fin de la semaine, après quoi je m’étais retrouvée complètement livrée à moi-même.

Les coudes sur la table de la cuisine, le menton appuyé sur mes paumes ouvertes, je me tournai vers Lizzie.

— Si seulement je pouvais trouver un travail qui me rapporte de l’argent.

J’avais prononcé, ou du moins pensé, ces mots des centaines de fois au cours de l’année passée. Malheureusement, j’avais fait partie de ces jeunes filles pour lesquelles une carrière hors du foyer n’était en rien jugée nécessaire. Après avoir quitté l’école, j’avais aidé ma mère à s’occuper de mes frères et sœurs jusqu’à ce qu’ils soient en âge d’être scolarisés. Une fois que je n’avais plus été utile à la maison, mes parents n’avaient plus eu qu’à m’inciter à trouver un mari.

Ce qui n’avait pas été évident. Bien que je ne sois pas sans charmes, de nombreuses filles étaient bien plus jolies que moi. Mes cheveux n’étaient ni d’un roux intense, ni d’un blond miel – plutôt entre les deux. Si on devait vraiment se prononcer, je dirais que j’étais au mieux d’un blond fraise. Mes yeux étaient probablement mon meilleur atout, car ils étaient d’un bleu marine saisissant,

surmontés de cils et de sourcils clairs. Mon nez était petit, bien qu'un peu trop pointu.

Je m'estimais très chanceuse d'avoir trouvé un homme qui gagnait bien sa vie. Même si sa compagnie ne me transcendait pas, c'était un bon mari, stable, et qui subvenait à nos besoins.

Nous nous étions installés ensemble à peine deux ans avant que la guerre n'éclate en Europe. Quand Stan avait été appelé à servir son pays, je m'étais sentie soulagée de n'avoir aucun enfant à élever. Aujourd'hui, j'aurais voulu que mes enfants soient la raison pour laquelle je restais cloîtrée à la maison, plutôt que mon absence d'expérience professionnelle.

— Personne ne veut employer une femme dont la seule véritable compétence est de faire le ménage, dis-je à Lizzie sur un ton lugubre. Si seulement je pouvais ressembler davantage à Ruby.

— Oh, tu détesterais mon travail, dit l'intéressée en entrant dans la cuisine avant d'enfiler les pantoufles que j'avais mises à chauffer devant la cuisinière en fonte.

— C'est fastidieux, extrêmement mal payé, et être debout toute la journée te mettrait le dos en compote, poursuivit Ruby.

— Je ne t'avais pas entendue rentrer.

J'enfilai des gants de cuisine et déposai la quiche que j'avais laissée refroidir sur la cuisinière, au milieu de la table, à côté d'un bol de salade déjà mélangée.

— Si tu n'étais pas aussi absorbée par ta discussion avec ton chien, tu m'aurais sans doute entendue arriver.

Ruby fit un geste vers Lizzie avant de lui frotter affectueusement la tête.

— Je n'ai personne d'autre à qui parler de toute la journée. (J'écartai les deux mains, paumes vers le plafond.) Et encore, elle ne me répond jamais clairement.

— Tu n'avais vraiment pas besoin de réchauffer mes pantoufles, Martha. On est en juillet !

Ruby me sourit avant d'aller se laver les mains.

— Je sais que tu as mal aux pieds après avoir passé toute la journée debout, dis-je en haussant les épaules. Des pantoufles chaudes, c'est réconfortant.

Après s'être lavé les mains, Ruby s'installa sur la chaise placée en face de moi. Lizzie resta allongée sous la table, à nos pieds.

— Je te remercie. Elles vont réconforter mes petits pieds pendant une demi-heure, le temps que je mange. Je ressors juste après.

Je réprimai un soupir. Ce n'était pas la faute de Ruby si elle était tout le contraire de moi – brillante, vive et incroyablement belle. Elle sortait tous les vendredis et samedis soir, mais ne partageait jamais les détails de ses escapades avec moi ; nous n'avions pas ce type de relation.

J'étais l'aînée de la fratrie et toujours aussi mal à l'aise avec l'idée d'avoir dû demander à ma jeune sœur de venir vivre avec moi pour avoir une chance de continuer à payer le crédit de la maison. La nécessité d'avoir recours à une locataire n'était pas ce à quoi je m'attendais lorsque j'avais épousé un homme aussi manifestement sérieux et responsable que Stan.

Quelques semaines après sa disparition, le directeur de la banque m'avait téléphoné et m'avait convoquée dans son bureau. Là, il m'avait expliqué de manière très bureaucratique que je ne pouvais en aucune manière accéder au compte de Stan, y compris pour retirer des fonds, car ce dernier avait été ouvert à son nom seul – mais que je pouvais toutefois y verser de l'argent pour couvrir les factures du ménage.

Y verser de l'argent ?

Mes joues s'échauffèrent au souvenir de l'humiliation ressentie lorsque j'avais dû lui expliquer que je n'avais aucune source de revenus ni aucun moyen d'en obtenir une. Pendant la guerre, j'avais travaillé aux champs, mais bien sûr, quand les hommes étaient rentrés, on n'avait plus eu besoin d'aucune femme pour labourer la terre.

Après le départ de Stan et une recherche d'emploi infructueuse, ma seule option avait été de prendre une locataire. Heureusement pour moi, ma sœur avait sauté sur l'occasion pour quitter les Midlands et venir vivre plus près des lumières de Londres. Dieu seul sait ce qu'il serait advenu de moi si Ruby n'était pas venue à mon secours.

— Tu as un rendez-vous ? demandai-je en découpant la quiche et en déposant une part dans l'assiette de Ruby.

— Oui, acquiesça-t-elle en entassant de la laitue, des épinards, des betteraves, des radis et des tomates dans son plat. Je vais au cinéma.

— Avec un homme ? demandai-je en nous servant du thé à toutes les deux, avant de pousser sa tasse et sa soucoupe vers Ruby.

Je n'étais pas du genre à poser des questions, mais il semblait que j'étais ce soir plus consciente qu'à l'accoutumée du manque d'excitation de ma propre vie.

— Oui. (Les yeux de Ruby croisèrent brièvement les miens, puis son regard se reporta sur son assiette.) J'ai entendu dire que le nouveau pasteur était plutôt mignon.

— Qui te l'a affirmé ?

— Tout le monde le dit, ajouta-t-elle en agitant sa main en l'air.

Pas étonnant, sans doute. Le dernier événement excitant qui s'était produit à Westleham était le moment où le précédent pasteur s'était écroulé raide mort au beau milieu de son sermon. Le docteur Briggs, le médecin du village, nous avait plus tard assuré que le pasteur était décédé avant même de heurter le sol en pierre de l'église.

En y réfléchissant bien, « excitant » n'était probablement pas le mot le plus adéquat pour décrire cet épisode. *Pauvre révérend Gibbs*, pensai-je en me mordant la lèvre.

— Avoir un pasteur jeune va nous changer. Mais je suppose que ses sermons ne pourront pas se prévaloir de la même expérience.

— Et moi, je crois que le révérend Gibbs mettait un peu trop de son expérience dans ses sermons. Avant de me rendre compte de la gravité de la situation, j'ai bien cru qu'il était mort d'ennui.

— Ruby !

Mais je ne pus m'empêcher de sourire du coin des lèvres. Haussant les épaules, elle me demanda :

— Qu'y a-t-il dans cette quiche, Martha ? Elle est délicieuse.

— Épinards, oignons nouveaux et poivrons. Rien d'extraordinaire.

Nous ne pouvions nous offrir aucune fantaisie. En clair, si je ne pouvais pas cultiver un aliment au jardin ou le tirer du loyer que Ruby me versait, nous ne pouvions pas nous le permettre. C'était une des rares bonnes choses qui étaient ressorties de la guerre : j'avais au moins appris à cultiver une série de fruits et de légumes. Nous avions aussi des poules dans notre arrière-cour. Si Stan était rentré ces jours-ci, il aurait sans doute été horrifié de voir dans quel état était la pelouse qu'il appréciait tant autrefois.

— Ton jardin est-il toujours intact ?

C'était une question innocente, mais elle ne m'empêcha pas de ressentir une vive culpabilité.

La foire annuelle était prévue pour le lendemain, et j'étais l'une des rares habitantes dont le potager avait été épargné. Quelqu'un – qui n'avait pas encore été identifié – pénétrait dans les jardins du village au beau milieu de la nuit, détruisant tout ce qu'il pouvait y trouver.

— Oui. Les gens vont certainement m'accuser d'avoir truqué le concours pour rafler tous les prix. Je souhaitais presque que le saboteur vienne détruire mon potager pour avoir enfin la paix.

Mon jardin intact, chargé de produits soigneusement cultivés, rendait évident le fait que j'avais jusque-là échappé au destructeur de légumes et, sans aucun doute, les gens commençaient à nourrir des soupçons.

— Ton jardin est tout simplement le meilleur. Ruby s’approcha et me tapota la main. Personne ne passe autant de temps à s’occuper de ses fruits et de ses légumes que toi. Si tu gagnes un prix, il sera amplement mérité.

— Merci, répondis-je en ravalant la boule qui s’était soudainement formée dans ma gorge.

Je rassemblai les dernières feuilles de salade qui demeuraient dans mon assiette tout en chassant l’humidité de mes yeux. Si Ruby savait à quel point j’étais bouleversée par cette histoire, elle resterait sans doute auprès de moi ce soir pour me soutenir.

Je n’avais jamais été particulièrement sociable, même quand Stan et moi avions emménagé au village. J’avais passé les premiers mois de notre mariage à organiser notre foyer, avec l’espoir de rendre mon mari heureux. La période de la guerre m’avait vue trop occupée pour me faire des amis. Par la suite, quand Stan avait disparu, devenir l’objet des ragots du village avait été une expérience difficile. Après avoir bêché la pelouse pour agrandir mon potager, j’avais fini par découvrir qu’une vieille dame particulièrement méchante, Ada Garrett, avait suggéré que j’avais probablement enterré mon mari sous mes pommes de terre.

Désormais, j’étais certaine que la plupart des villageois m’imaginaient me faufilant au cœur de la nuit pour saboter leurs récoltes. En réalité, j’étais tellement épuisée après une journée passée au jardin, à nettoyer la cuisine et à promener Lizzie, qu’il m’était même impossible d’envisager de quitter mon cottage en pleine nuit. De plus – et

c'était là le fait le plus important –, remporter une cocarde ne m'importait pas le moins du monde.

S'il y avait eu une somme d'argent en jeu, je ne jurerais pas que je n'aurais pas joyeusement arraché les succulentes tomates de Mme Henderson ou les courges plusieurs fois primées de M. Peters. Cependant, ce n'était pas le cas.

*

Je nettoyai les restes du repas et fis la vaisselle pendant que Ruby se préparait pour son rendez-vous. En haut de l'escalier, la radio se faisait bruyamment entendre – un air moderne que je ne connaissais pas.

Une nouvelle fois, je me sentis vieille et déconnectée du monde. La dernière occasion que j'avais eue de quitter le village était la fois où j'avais dû emmener Lizzie chez le vétérinaire, ce qui, bien sûr, mettait en évidence un autre problème. Ma meilleure amie était une chienne.

Même si ça me permettait d'avoir toujours quelqu'un à qui parler, il aurait quand même été agréable, de temps en temps, de pouvoir obtenir une réponse autre qu'un coup de truffe ou de langue complaisant. Je n'avais jamais été une émotive, mais de plus en plus, le contact humain me manquait. Maintenant que j'avais commencé à me relever des tracasseries financières consécutives à la disparition de Stan, il était peut-être temps de réexaminer mon rapport à l'incident qui avait fait basculer le cours de ma vie.

Secouant la tête devant tant de mélancolie, je mis Lizzie en laisse et enfilai les chaussures tristement abandonnées

près du paillason. Une étreinte humaine semblait une perspective très agréable, mais Ruby et moi n'appartenions pas à une famille démonstrative. Mon compagnon canin était ma seule option de réconfort – et cela me rendait plus chanceuse que beaucoup d'autres, après les ravages de la guerre.

Je refermai la porte à clé derrière moi. Je l'aurais fait même si Ruby était déjà sortie. Nous ne vivions pas dans le genre de village où il était nécessaire de verrouiller sa porte d'entrée, mais Stan avait toujours insisté pour que nous le fassions. Sans doute parce qu'il travaillait à Londres où, m'avait-il averti le plus sérieusement du monde, chacun se méfiait de son voisin.

D'habitude, je prenais à gauche après avoir refermé le portail du jardin derrière moi. Je préférais marcher en bordure des champs du père Bennington, où le risque de rencontrer d'autres êtres humains était pour ainsi dire inexistant.

Ce soir-là, cependant, je me dirigeai vers le village. Ma maison se trouvait à la périphérie de Westleham, en retrait de la paisible route de campagne qui traversait le centre du bourg. De chaque côté du portail, de hautes haies nous offraient un degré d'intimité dont nous n'avions pas vraiment besoin. Notre position dans le village signifiait que les gens n'allaient au bout du chemin que pour nous rendre visite – ce qui participait sans doute de ma mélancolie, étant donné que fort peu de personnes parvenaient jusqu'à la porte de Tulip Cottage.

J'esquissai un demi-sourire en pensant au nom de ma maison. La tulipe était ma fleur préférée. Stan détes-

tait l'idée que notre cottage porte une plaque annonçant son nom, cependant, quelques semaines après la désertion de mon mari, j'avais passé un accord avec John Bennington, le fermier et mon plus proche voisin à l'est, pour qu'il me fabrique un écriteau proclamant le nom de notre maison, en échange de quelques tartes aux pommes.

Depuis ce moment, chaque retour chez moi me rappelait à cet unique acte de rébellion conjugale. Quelle tristesse d'avoir dû attendre que mon mari me quitte pour oser faire quelque chose contre son goût.

Ma voisine la plus proche, de l'autre côté, était Maud Burnett. C'était une dame d'un certain âge qui aimait écouter les ragots du village – et dont le plus grand plaisir était de les répéter. C'est Maud qui m'avait informée qu'Ada Garrett racontait à tout le monde que la police ne trouverait pas Stan à Londres – mais plutôt enfoui dans mon jardin.

Si j'avais été encline à assassiner mon mari – ce qui n'était pas le cas –, je n'aurais certainement pas été assez bête pour l'enterrer sur ma propriété. Il y avait des fossés profonds entre les champs de John Bennington et la route ; si l'on y jetait un corps et qu'on le recouvrait de feuilles, il y avait peu de chances qu'il soit découvert.

Je secouai la tête. Ada avait peut-être répandu ces histoires à mon sujet à cause de mon attitude coupable. J'étais à peu près certaine que la femme au foyer moyenne ne pensait pas à la meilleure façon de se débarrasser de son mari. Pour ma défense, je n'avais jamais eu la moindre pensée à ce sujet jusqu'à ce soir-là, il y a près